

I.

Le sens de la merveille (1956)^{*1}

Au cours d'une nuit tempétueuse d'automne, j'enveloppai mon petit-neveu Roger*, qui devait alors être âgé d'environ vingt mois, dans une couverture pour me diriger vers la plage, en dépit de la pluie et de l'obscurité. Une fois dehors, juste à la lisière de l'endroit où nous ne discernions plus rien, d'immenses vagues se fracassaient, on apercevait indistinctement des formes blanches qui résonnaient et éclataient, et projetaient sur nous des masses d'écume. Des éclats de rire de pure joie nous submergèrent tous deux—lui, encore tout petit, qui, pour la première fois, était confronté au tumulte sauvage d'Océanos*. Quant à moi, j'étais toujours fascinée, et ceci depuis plus de la moitié de mon existence, par la mer. Confrontés à l'immense et tumultueux océan et à l'obscurité de cette nuit mouvementée la même chair de poule nous avait pourtant envahis, je crois.

Une ou deux nuits plus tard, la tempête s'était apaisée, et j'emmenai de nouveau Roger vers la plage, cette fois pour longer le bord de mer. Le cône jaune de ma lampe de poche permettait de trouer les ténèbres. Bien qu'il n'y ait pas eu de pluie, la nuit était de nouveau tumultueuse à cause des déferlantes et du vent persistant. Clairement, à cet instant et à cet endroit, seules comptaient les choses grandioses et élémentaires.

¹ Tous les astérisques renvoient aux notes en fin de volume, p. 149.

Le but de notre aventure cette nuit-là était de partir en quête de créatures vivantes. Nous cherchions des Crabes fantômes atlantique, ces êtres à la couleur de sable, rapides sur leurs longues pattes, et que Roger avait parfois entrevus brièvement sur les plages durant la journée. Ces crabes sont principalement nocturnes, et, lorsqu'ils ne rodent pas la nuit sur ces plages, ils creusent des petits trous, à proximité de la ligne d'écume, où ils se cachent, apparemment pour guetter et attendre ce que la mer pourra leur apporter. Pour ma part, la vision de ces petits êtres vivants, solitaires et fragiles face à la force brute de la mer, m'avait touchée par ses implications philosophiques. Je ne prétends pas que Roger et moi avons ressenti des émotions identiques. Mais il était réjouissant de constater cette ouverture au monde des choses élémentaires chez cet enfant, qui n'était effrayé ni par la chanson du vent, ni par l'obscurité, pas plus que par le grondement du ressac, qui s'accordaient à l'excitation du nourrisson à la recherche des « foutoms ».

Ce n'était sans doute pas une méthode conventionnelle pour distraire un si petit, c'est possible, mais aujourd'hui, alors que Roger vient de fêter son quatrième anniversaire, nous continuons à partager ces échappées dans le monde de la nature que nous avons exploré dès son plus jeune âge, et je suis persuadée que cela lui est profitable. Cette communion inclut la nature en furie aussi bien qu'apaisée, la nuit aussi bien que le jour. Il s'agit davantage de chercher à vivre ensemble de bons moments plutôt que d'enseigner.

Je passe les mois d'été sur la côte du Maine, où j'ai ma propre grève et une petite étendue de forêt. Myrte des marais, genévrier et aïrelles se rencontrent dès le bord de la côte en granite, et, lorsque la terre suit une pente ascendante à partir de la baie et se transforme en coteaux boisés, l'air est

envahi par le parfum des épicéas et des sapins baumiers. Sous les pieds, une couverture végétale propre à ces régions du nord se déploie, airelles, Gaulthéries couchées, Lichens des caribous, Cornouillers du Canada. Sur le versant, au milieu des nombreux sapins baumiers et des vallons ombragés dont les affleurements rocheux sont propices aux fougères—zone qu'on appelle les Forêts sauvages—on trouve des cyripèdes royaux et des lys des prairies ainsi que des clintonies boréales aux hampes graciles et aux baies d'un bleu profond.

Lorsque Roger me rendait visite dans le Maine et que nous marchions dans ces bois, je ne me suis jamais efforcée consciemment de donner un nom aux plantes ou aux animaux ni de fournir la moindre explication. Je me suis contentée d'exprimer mon propre plaisir devant le spectacle qui s'offrait à nous, en attirant son attention sur ceci ou cela mais exactement de la même manière que j'aurais partagé mes découvertes avec une personne plus âgée. Plus tard, j'ai été stupéfiée par la manière dont les noms se gravaient dans sa tête. Lorsque je lui montrais des diapositives en couleurs de mes plantes des bois, Roger était capable de les identifier. « Oh !, c'est ce que Rachel aime—ce sont des cornouillers ! ». Ou, « C'est du gévrier (genévrier) mais on peut pas manger ces baies vertes—c'est pour les écureuils ». Je suis certaine qu'aucun exercice n'aurait réussi à implanter aussi fermement dans son cerveau les noms que ces promenades où nous étions semblables à deux amis partant en expédition, à la découverte dans les bois.

C'est avec cette même méthode que Roger apprit les coquillages sur mon petit triangle de sable qui passe pour être une plage dans cette partie rocailleuse du Maine. Lorsqu'il fut âgé d'un an et demi seulement, il était capable de les reconnaître et de dénommer des gorneaux (bigorneaux), des

bolles (bulbes à crampons) et des moles (moules) sans que je sois parvenue à savoir comment cela s'était produit, puisque je n'avais pas essayé de les lui apprendre.

Nous* faisons partager à Roger notre plaisir face aux choses, ce que de nombreux adultes d'ordinaire refusent aux enfants parce que cela peut les gêner, en perturbant l'heure du coucher, ou par crainte des vêtements mouillés qu'il faut changer ou de la boue qu'il faut enlever des tapis. Nous l'invitions à se joindre à nous au salon dans l'obscurité devant la grande baie vitrée pour observer la pleine lune s'abaissant progressivement en direction du rivage le plus éloigné de la baie, allumant la surface de l'eau de flammes argentées tout en découvrant des milliers de diamants sur les rochers proches du rivage à l'instant où les rayons frappaient les paillettes de mica qui y sont enchâssées. J'imagine que nous avons senti que le souvenir d'une telle scène, photographiée année après année par son cerveau d'enfant, aurait beaucoup plus d'importance pour lui à l'âge adulte que le sommeil dont il avait été privé. J'en ai eu la confirmation, à sa façon, lorsque la nuit qui suivit son arrivée, l'été dernier, coïncida avec la pleine lune. Il s'assit tranquillement sur mes genoux pendant un certain temps, en observant la lune et l'eau et le ciel nocturne puis me confia : « Je suis content ici. »

Un jour pluvieux est le moment idéal pour une promenade dans les bois. Je l'ai toujours pensé ; les forêts du Maine ne m'ont jamais paru aussi présentes et vivantes que par temps pluvieux. Ainsi toutes les aiguilles des conifères sont revêtues d'une cire argentée ; les fougères paraissent avoir grandi et leur opulence est presque tropicale et chacune de leurs feuilles arbore sur son contour des gouttes de cristal. Des champignons étrangement colorés – jaune moutarde, abricot, écarlate – surgissent du terreau ; toutes sortes de lichens,

de mousses, vert et argent, ont pris vie et retrouvent leur fraîcheur.

Je sais aujourd'hui que pour les enfants, aussi, la nature réserve quelques récompenses même lorsque son humeur peut sembler sombre. Roger m'inspira cette maxime l'été dernier durant une longue marche à travers les bois détrem-pés— non par des mots, bien entendu, mais par ses réponses. Depuis des jours, il y avait eu de la pluie et du brouillard, l'eau frappait en cadence la grande baie vitrée, le brouillard nous empêchant presque d'apercevoir le golfe. Les pêcheurs de homards n'étaient pas allés poser leurs casiers, il n'y avait pas, non plus, de mouettes sur le rivage, ni même un simple écureuil à regarder. La maison de campagne était rapidement devenue trop petite pour un garçon turbulent de trois ans.

« Allons donc nous promener dans les bois », lançai-je. « Nous aurons peut-être la chance de rencontrer un renard ou un cerf. » Je le revois : impatient d'être dehors, revêtu d'un ciré et d'un suroît.

Ayant toujours aimé les lichens parce qu'ils me transportent à chaque fois dans un autre monde— bagues en argent sur une pierre, étranges petites formes, semblables à des os, à des cornes ou à des coquilles de créatures marines— j'étais heureuse de découvrir que Roger était attentif et réagissait aux variations magiques que la pluie provoquait dans leur apparence. Les sentiers forestiers étaient tapissés avec ce qu'on surnomme à tort de la mousse des rennes bien qu'il s'agisse en réalité d'un lichen. À la manière d'un tapis d'entrée démodé, il crée une bande étroite de gris argenté à travers le vert des bois, en se déployant ici et là pour recouvrir une plus grande zone. Par temps sec, le tapis de lichen paraît mince ; il est fragile et se désagrège sous les pieds. Aujourd'hui, il est saturé par la pluie qu'il a absorbée comme une éponge, il

est épais et élastique. Roger semble séduit par sa texture, il s'agenouille pour la toucher avec ses genoux potelés. Il court d'une plaque à l'autre, fait des bonds et plonge dans ce tapis souple et profond avec des cris aigus de plaisir.

C'est là que nous avons joué pour la première fois au jeu de l'arbre de Noël. À cet emplacement prospérait un bel ensemble de jeunes épicéas qui se répartissaient en plants de presque toutes les dimensions, les plus modestes étant de la taille des doigts de Roger. Je commençai à lui montrer les petits arbres.

Avant de préciser: « Celui-ci doit être un arbre de Noël pour les écureuils. Il est juste à la bonne hauteur. La veille de Noël les Écureuils roux d'Amérique arrivent et y suspendent des petits coquillages et des cônes et des guirlandes de lichen argenté pour le décorer. Dès que la neige tombe, ils sont recouverts d'étoiles éclatantes, et dans la matinée, les écureuils ont un splendide arbre de Noël... Quant à celui-ci qui est encore plus petit—il doit être destiné à de petits insectes de je ne sais quelle espèce—et celui-là, qui est plus gros, est pour les lapins ou les marmottes. »

Une fois ce petit jeu lancé, nous dûmes y jouer à toutes nos promenades en forêt, qui à partir de cet instant furent ponctuées par des hurlements. « Marche pas sur un arbre de Noël ».

L'univers d'un enfant est original, nouveau et magnifique, riche en merveilles et en enthousiasme. Pour la plupart d'entre nous, c'est notre malheur que cette lucidité, cette aspiration authentique, vers ce qui est beau et sublime, soient affaiblies ou même soient perdues avant même que nous ayons atteint l'âge adulte. Si j'avais la moindre influence sur la bonne fée qui est supposée présider au baptême de tous les enfants, je lui demanderais d'offrir à tout nouveau-né,

à son entrée dans le monde, un sens de l'émerveillement si indestructible qu'il persisterait tout au long de sa vie, tel un antidote infaillible contre l'ennui et les désenchantements des dernières années, les préoccupations stériles face à des choses factices, l'aliénation des sources de notre force.

Pour qu'un enfant conserve vivant ce sens inné de la merveille même sans bénéficier d'un tel cadeau des fées, il a besoin de la compagnie d'au moins un adulte qui souhaite le partager, en redécouvrant avec lui la joie, l'excitation et le mystère du monde à l'intérieur duquel il vit. Les parents souvent ressentent un sentiment d'inadéquation lorsqu'ils sont confrontés d'un côté à l'esprit avide et sensible d'un enfant et de l'autre à un monde complexe, celui de la nature physique, peuplé par une vie si variée et si insolite qu'il semble impossible de la réduire à un ordre ou à un savoir. Se sentant battus d'avance, ils se disent. « Comment puis-je m'imaginer être capable d'enseigner quoi que ce soit sur la nature— alors que je suis incapable de distinguer un oiseau d'un autre ! »

Je suis sincèrement persuadée que pour un enfant, et pour des parents qui cherchent à le guider, il est bien moins important de *savoir* que de *ressentir*. Si les faits sont les graines qui plus tard permettront de développer la connaissance et la sagesse, alors les émotions et les impressions des sens sont un sol fertile où les graines grandiront. Les années de la prime enfance sont une période propice pour préparer le terrain. Si les émotions ont été stimulées— un sens du beau, l'excitation du nouveau et de l'inconnu, un sentiment de sympathie, de pitié, d'admiration ou d'amour—, nous souhaiterons mieux connaître l'objet de notre réaction émotive. Une fois trouvé, ce sentiment aura un impact durable. Il est plus important de préparer la voie à un enfant pour qu'il ait envie de savoir que de l'ensevelir sous une avalanche de faits qu'il n'est pas prêt à assimiler.